

HENRI CORMIER
SE RACONTE



Éditeur : Patrimoine Bécancour, 2025

Présentation des histoires de mon grand-père

Je n'ai su qu'après son décès, survenu en 1974 à l'âge de 89 ans, que mon grand-père Henri Cormier avait écrit un texte d'une dizaine de pages sous le titre *Souvenirs d'un vieillard*. Un bel héritage, car son texte m'a permis, ainsi qu'à plusieurs autres de ses petits-enfants, d'apprendre beaucoup de choses sur lui et sa vie.

Il y a déjà 50 ans qu'il nous a quittés, mais ses *Souvenirs d'un vieillard* nous aident à le garder vivant dans nos mémoires, en tout cas beaucoup mieux que n'importe quel monument funéraire ne pourrait le faire.

En espérant que la lecture de ces souvenirs d'Henri Cormier puisse convaincre d'autres personnes de tenter l'expérience.

Raymond à André à Henri

Souvenirs d'un vieillard

Par Henri Cormier

Je suis né dans une famille nombreuse, quatorze enfants dont deux sont morts en bas âge. Comme aîné, j'étais le chouchou de la famille, surtout de ma grand-mère et d'une vieille tante qui se disputaient mes faveurs avec des gommes à mâcher et des *pepermint*. J'ai eu une jeunesse heureuse. Aussi loin que je me rappelle, je fus choyé par tous les parents de la famille qui était nombreuse. J'avais le privilège d'être l'aîné. À six ans, je commençai à aller à l'école. Comme la maîtresse logeait chez-nous, elle me montrait mes leçons le soir et le matin j'avais l'avantage sur les autres dans ma classe. Je commence à grandir et je n'ai pas eu de problèmes, excepté un : j'étais têtu comme ceux de ma race. La maîtresse ne voulait plus que j'aille à l'école et en revienne en patins sur le bord du fleuve. Je pensais que ce n'était pas son affaire, mais j'ai souvent été puni pour ça. J'aimais aller à l'école, mais un jour, après le dîner, j'ai décidé de ne pas aller à l'école. Je me suis caché sous le perron, j'ai trouvé le temps si long que je me promis de ne jamais recommencer. D'ailleurs, on trouvait que j'étais revenu de bonne heure de l'école et j'ai eu de la difficulté à expliquer cela.

Nous étions trois dans notre classe, deux garçons et une fille. Nous accusions la maîtresse de donner de plus belles notes à la fille qu'à nous deux. Un jour, mon ami me proposa qu'à la fin de la semaine, à la récapitulation, nous donnions la note zéro ; ça a tourné mal ! Quand mon ami, qui était premier, a donné zéro comme note, elle se fâcha et lui donna vingt coups de règle. Je me levai, pas mal renfrogné, mais m'en tenant à ma parole, je dis : zéro note mademoiselle. Elle dit... et s'ensuivit

vingt coups de règle. Je dois dire que ce ne fut pas dur comme je pensais, car après cinq coups, je ne sentais plus ma main. Le lendemain, nous avions la main si enflée que la maîtresse était plus mal que nous.



Un des grands plaisirs de ma jeunesse fut de patiner sur le fleuve en hiver, de chasser le lièvre et de glisser dans la côte. En été, c'était de ramasser du bois de grève sur le bord du fleuve et surtout de ramasser des bouchons sur le rivage du fleuve. Qui n'a pas ramassé de bouchons ne sait pas ce que c'est de vivre sur le bord du fleuve Saint-Laurent. Il y a aussi de la pêche qui se faisait à la seine en avant de chez-nous. Tous les soirs du printemps, les jeunes se réunissaient autour d'un grand feu pour voir tirer la

seine et voir ce qu'il y avait. Des petits, des gros, jusqu'à des esturgeons de cent livres. J'ai fait pendant ma jeunesse de la pêche à la ligne. J'avais jusqu'à cinq à six lignes qui étaient adaptées avec des vers de terre. Lesquels nous ramassions après une pluie et il fallait en ramasser des milliers dans la terre pour en avoir jusqu'à la prochaine pluie. Nous prenions surtout de l'anguille que je vendais, deux pour 25 sous. Je me faisais de 3 à 5 piastres par semaine. J'avais toujours de la monnaie de poche.

J'eus une jeunesse heureuse ; nous étions voisins d'une famille où il y avait plusieurs filles. De bonnes filles où les garçons du voisinage se rassemblaient presque chaque jour et où nous jouions au croquet le jour et aux cartes le soir. Nous avions tous des blondes. J'avais quelques amis, nous nous rassemblions de temps

en temps, chez l'un ou chez l'autre pour un après-midi comme nous appelions cela. Après le souper, chacun allait voir sa blonde. Les premiers amis sont tous morts.

J'ai fréquenté ma femme pendant quatre ans. Je fus très heureux, car elle me fut toujours fidèle. Un jour que la belle-mère trouvait que ça durait trop longtemps, elle demanda d'arrêter de se fréquenter. En m'annonçant ça, elle pleurait beaucoup et moi aussi. Je pleure en me rappelant ces souvenirs. J'ai fréquenté d'autres filles, mais je n'en ai jamais rencontré de meilleure. La belle-mère ne voulait pas que nous nous fréquentions le dimanche. J'y allais au milieu de la semaine. Jusqu'au jour où nous avons décidé de nous marier. Ce jour-là, ce fut un grand jour. Une belle cérémonie, un grand dîner chez mon père, souper chez le beau-père et le soir, danse avec tous les amis. Le lendemain, nous allions nous installer dans notre maison à Bécancour. Nous avons un gros poêle à deux ponts, une petite table, quelques chaises et un lit. Nous étions heureux comme des rois. Je me souviens toujours que pendant la moulange, je courais à la maison pour un petit bec.

Puis, au bout d'un an, nous commençons notre famille : nous avons eu huit garçons et six filles. Tous étaient vigoureux et en bonne santé. Nous n'avons jamais eu de maladie grave dans la famille, ce dont je remercie le Seigneur. Nous avons eu quelques épidémies de picotte avec la quarantaine que ça demandait et la fièvre où nous avons tous été bien malades mais sans suites graves.

J'ai été passionné par la chasse, surtout la chasse aux canards. J'en ai tué ma part. Je me glorifiais d'être un des meilleurs tireurs sur le fleuve dans notre région, surtout pour la vitesse du tir. J'aimais bien la pêche que nous faisons à la grande ligne pour la barbue et aux verveux sous la glace pour la loche, le doré et la carpe l'hiver.

Nous avons un chalet sur le bord du fleuve. Quelques amis et moi avons une seine (bateau). Le printemps, c'était toute une fête que d'aller seiner et de se régaler avec le meilleur poisson pris. Notre grand plaisir, mes six amis et moi, était d'aller au chalet, cela a duré plus de quarante ans. Nous avons beaucoup d'amis invités. Personne ne pourra jamais savoir les discussions qui se passaient là. Nous

parlions de religion et de toutes sortes de choses mais surtout de politique, de toutes les politiques municipales, provinciales et fédérales. Nous avons bien des fois vendu le pays et sauvé encore plus parce que nous étions tous libéraux, excepté un, ce qui nous a causé des misères mais aussi du plaisir parce que cela amenait des discours, de grands discours. Nous avions un ami de Québec qui venait souvent, nous l'appelions, le pontife. Comme il était fonctionnaire et avait le nez fourré partout, il nous apprenait des choses, ce qui réchauffait nos ardeurs. Quand nous arrivions au chalet, aussitôt la porte ouverte, le bleu attaquait, on aurait dit qu'il aimait se faire



étriller. Nous commençons, le fun s'installait tranquillement mais cela augmentait vite, jusqu'à ce qu'il nous crie : bande de maudits rouges ! Alors, nous allions donner un coup de seine pour prendre un petit blanc. Pendant quarante ans, nous avons eu du plaisir au chalet. Toutes les occasions étaient bonnes pour fêter, fêtes

légales ou pas légales, et souvent nous partions la veille pour y coucher. Il n'y avait pas plus grand plaisir que d'aller coucher au chalet et cela a duré longtemps parce que nous n'avons jamais amené de femmes, à part deux ou trois fois pour un grand pique-nique. C'était un vrai club d'hommes. Je garde un bon souvenir de tout ce temps où j'eus de bons amis qui m'ont supporté dans mes malheurs, qui m'ont souvent reproché d'être violent en discussions leur répliquant la vérité. Je n'ai jamais été ni riche, ni pauvre. Mais le feu a passé deux fois, dont une qui a causé une perte totale. J'ai toujours été confiant en l'avenir. Ma femme m'aidait de toutes ses forces ainsi que mes enfants. J'avais une femme forte et vaillante comme il n'y en a pas beaucoup. Nous avons eu souvent de petites chicanes, mais le soleil ne s'est

pas souvent couché dessus. J'avais une bonne femme et c'est quand on l'a perdue qu'on comprend mieux. Quand tout va bien, on ne se rend pas compte de ce que c'est qu'une bonne femme.

Un jour, un plaideur nommé Ti-Fir s'en fut trouver un jeune avocat entreprenant qui devint un grand politicien et même premier ministre. Il lui raconta sa mésaventure. Un jour qu'il revenait de la ville, fort amoché pour ne pas dire plus, il versa dans un fossé. On dit qu'il s'était trompé de cordeau ; il avait blessé sa jument et cabossé sa voiture. Il demanda à l'avocat s'il pouvait réclamer 200 \$; l'avocat lui dit que c'était trop peu. Qu'il devrait réclamer au moins 400 \$ parce que le juge coupait toujours ça en deux. Il a été convenu que c'était ben correct de même. Donc, il prit une action contre la paroisse pour 400 \$. La paroisse est allée trouver l'avocat pour lui demander de défendre sa cause. Il a été convenu qu'il défendrait la paroisse et sans avertir son premier client, il se présenta devant la cour et plaida pour la paroisse. Après un long plaidoyer et pour résumer toute la cause, il dit que la réclamation était pour le moins exagérée. Ti-Fir, le regardant par en-dessous, dit : « Y'est-tu assez croche ce maudit-là ! C'est lui qui m'a conseillé de plaider pour 400 \$, je ne voulais pas moi ». Le juge voyant cela dit, ha ha ha, puis renvoya toute l'affaire en condamnant la paroisse à payer les frais, vu qu'il n'y avait pas de garde-fou.

Histoire de chasseurs

Un jour, quatre amis décidèrent d'aller coucher au chalet ; c'était huit jours avant la chasse aux canards. Léon me dit : « Tu vas me prêter ton fusil, je vais aller guetter les canards sur la pointe » (qui se trouvait un peu plus en bas du chalet). Je lui dis : « Tu vas te faire prendre et je ne veux pas perdre mon fusil ». Il reprend : « Ne crains pas, les maudits, ils ne m'auront pas ». Il va s'installer sur une roche au petit jour. Après quelque temps, je suis sorti sur la galerie pour voir ce qu'il faisait ; tout à coup, je le vois courir sur le rivage. Il courait les pattes aux fesses. Je me suis

demandé ce qui lui prenait ? Environ un quart d'heure après, il était sous le chalet et me demandait d'une voix étouffée : « Le sais-tu qui est le garde-chasse ? » Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de garde-chasse ici, qu'il n'y avait que Jules Genest qui se promenait pour sa santé, vu qu'il avait pris un coup un peu fort la veille. Il ne me croit pas et entre en coup de vent dans le chalet et me demande : « Le vois-tu ? » Je lui réponds de venir voir. Après avoir regardé il dit : « Dis-moi pas que c'est ce maudit-là qui m'a fait peur ! ». Léon avait jeté mon fusil dans les branches et il ne savait plus où. Nous avons cherché longtemps pour le trouver. La chasse était finie là.

Des années plus tard, nous disions à Jules Genest : « Te souviens-tu quand tu étais garde-chasse ? » « Ah oui, tes maudits braconniers, ils avaient eu peur ! ».

Bécancour, mai 1970

En ce mois de mai, mes fils et moi avons planté un arbre appelé Cormier, âgé de quatre ans, pour rappeler à nos descendants qu'ici a vécu un homme heureux. Je crois aussi qu'on peut l'être, de sa race et de ses enfants. Quand cet arbre sera devenu vieux, j'espère qu'il y aura un autre Cormier pour en planter un autre pour perpétuer le souvenir de la famille des Cormier et qu'ils continueront comme cet arbre à pousser droit et fort comme les dix générations qui ont vécu en ce pays.

